

**The Rebirth**  
**Le quotidien, ce purgatoire**  
*Ai no yokan / Pressentiment d'amour* — Japon, 2007,  
102 minutes

Charles-Stéphane Roy

Number 251, November–December 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47416ac>

[See table of contents](#)

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

**Cite this review**

Roy, C.-S. (2007). Review of [The Rebirth : le quotidien, ce purgatoire / *Ai no yokan / Pressentiment d'amour* — Japon, 2007, 102 minutes]. *Séquences*, (251), 26–26.

## THE REBIRTH

### Le quotidien, ce purgatoire

Comment un seul film peut-il à ce point susciter l'ennui et l'égarement tout en remportant le Léopard d'or au dernier Festival de Locarno ? **The Rebirth** (*Ai no yokan*), fascinant rébus « intellectuellissime », est l'une des œuvres d'auteur les moins susceptibles de se retrouver dans un cinéma près de chez nous. Plus proche de la musique sérielle que de la fiction, **The Rebirth** demeure un objet de cinéma dont l'originalité poussive ouvre la voie à une sorte de troisième dimension inédite du récit classique, celle de l'aléatoire.

CHARLES-STÉPHANE ROY

L'une des pratiques narratives les plus usées consiste à construire des éléments dramatiques de manière à gagner l'adhésion du spectateur aux personnages tout en s'assurant de canaliser l'histoire jusqu'à son dénouement inévitable. **The Rebirth** ne tient compte d'aucune de ces règles. Le dixième film de Masahiro Kobayashi (**Bashing**, Cannes 05) est un essai impressionnant de formalisme réaliste sur le deuil commun et individuel de deux parents ayant perdu leur progéniture.



Un mélange d'instinct et d'hésitation

Difficile de tomber plus avant dans le conceptualisme radical qu'ici, bien que les effets provoqués par la tactique narrative — la répétition jusqu'à plus soif — s'enracinent silencieusement chez le spectateur, atteignant sa plénitude émotionnelle avec assez d'esprit et d'assurance pour nous convaincre de rester éveillés à observer deux âmes solitaires travailler, manger et se laver durant presque deux heures entières. Pouvant passer facilement pour l'ultime élégie de l'ennui ou une perversion artistique, **The Rebirth** demande néanmoins une attention de tous les instants; aussi pénible que puisse constituer l'expérience de suivre ces routines parallèles sans intérêt, force est de constater que Kobayashi a réalisé l'un des films ingrats les plus accomplis qui soient.

Le film débute par deux entrevues parallèles, de type documentaire confessionnal, avec Noriko et Junichi, les parents de deux jeunes adolescentes impliquées dans un meurtre sordide. Tandis que la mère de la coupable se morfond avec perplexité, cachant sa honte sous d'épaisses lunettes fumées, le père de la victime, secoué par la tragédie, n'affiche aucune pitié pour la mère et demande à ne jamais la rencontrer.

Quelques minutes plus tard, le film plonge dans la fiction hyperréaliste à la Dardenne autour du quotidien de ces deux personnages, qui partagent malgré eux le même environnement. La femme s'est effectivement mise à travailler à la cafétéria

**L'entière structure de Rebirth se résume précisément à ces notions de moyens et de délais, soustraites à toute linéarité ou désir de progression logique.**

d'un dortoir ouvrier dans la région de Hokkaido, où l'homme tente de refaire sa vie à l'emploi de la fonderie locale. Sa nouvelle routine se résume à manger, conduire, bosser, dîner, revenir à son appartement, se laver, souper et retourner dans sa chambre lire *Une journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne. Quelques étages plus bas, la femme se traîne dans la cuisine centrale du HLM comme une morte-vivante avec une dévotion désincarnée, entre l'épluchage de pommes de terre, les omelettes, la soupe et le rangement des lieux.

Kobayashi, qui incarne Junichi, dépeint ces existences de la manière la moins divertissante possible. La répétition des allées et venues quotidiennes, qui est au cœur de **Rebirth**, permet néanmoins quelques convergences sur le chemin de Junichi et Noriko, avec des résultats mitigés. Cette tactique s'avère aussi simple et logique qu'expérimentale, alors que chaque ouverture n'appelle pas nécessairement la suivante et n'est jamais délibérée; les personnages avancent plutôt de manière aléatoire sur une voie menant à une multitude de ronds-points décisionnels. Si Junichi et Noriko savent que leur rapprochement est inévitable, ils ignorent toutefois comment et quand il se fera.

L'entière structure de **Rebirth** se résume précisément à ces notions de moyens et de délais, soustraites à toute linéarité ou désir de progression logique. La rencontre finale entre les personnages, survenue après d'innombrables occasions manquées, suggère manifestement que Kobayashi a réussi à creuser une poche de récit inexplorée dans ce qui s'apparente à une étude sur la véritable volonté, mélange d'instinct et d'hésitation, plutôt que la sempiternelle équation d'évolution, de chance et de désir de changer. L'accomplissement le plus flagrant de **Rebirth** est, suivant cette même logique, fort banal : alors que les personnages de la majorité des drames cessent de vivre ou évacuent leurs responsabilités courantes pour mieux couvrir leur deuil, le film de Kobayashi s'entête à confronter à leurs occupations régulières des personnages troublés pour mieux mettre l'accent sur le poids de l'organisation et l'illusion du quotidien, alors qu'un individu frappé par le malheur ne réclame qu'un minimum vital d'espace et de temps pour panser ses plaies et affronter à nouveau la vie ordinaire.

■ **AI NO YOKAN / PRESENTIMENT D'AMOUR** — Japon 2007, 102 minutes — Réal. : Masahiro Kobayashi — Scén. : Masahiro Kobayashi — Images : Koichi Nishikubo — Mont. : Naoki Kaneko — Mus. : Masahiro Kobayashi — Son : Daisuke Akimoto, Tatsuo Yokoyama — Int. : Masahiro Kobayashi (l'homme), Makiko Watanabe (la femme) — Prod. : Naoko Kobayashi.